

NO. I—ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

ART. I. — EXPLICATIONS D'AUTEURS.

Pédagogie.— Il est des professeurs, fort consciencieux d'ailleurs, qui semblent croire que, dans les classes de grammaire, il est interdit de sortir des rudiments, de donner d'un texte une explication, comme s'il était raisonnable d'oublier les idées et les sentiments, ainsi que les mots et les phrases qui en sont le vêtement ! Erreur de méthode !

Vient-on de lire une *fable*, une *romance*, une *page* de poésie ou de prose, les élèves les plus jeunes souvent, éprouvent une vague émotion, la croient partagée par leur maître, comptent sur lui pour leur faire mieux apparaître ces beautés confusément entrevues. Il parle : c'est pour... réclamer la sèche et morne analyse grammaticale ou logique. La déception est très vive, l'attrait nul, l'ennui mortel.

Sans doute, ces remarques sur les mots, sur les constructions, peuvent se faire, le doivent même ; mais, de grâce, ce sera, après que les jeunes esprits ont eu l'intelligence et surtout le sentiment des choses, des pensées. Et pour les y aider, le professeur se gardera d'un long commentaire ; le plus souvent, quelques interrogations, quelques mots précis, parfois une intonation juste lui suffiront.

I. — La Pensée.

I

Charmantes fleurs, voici l'aurore,
De la nature a sonné le réveil.
Fleurissez, fleurissez encore
Car c'est pour vous que sourit le soleil!...

Refrain.

Et moi, pauvre enfant délaissée,
Quand les pleurs baigneront mes yeux,
J'aurai du moins une *pensée*
Pour celle qui m'aimait et qui m'attend aux cieux!

2

O fleurs, mon unique héritage,
Chaque matin, j'aime à vous contempler !
J'aime votre secret langage,
Et tour à tour vous voir et vous parler...

Vous êtes la fleur qui console.
C'est vous la fleur du pieux souvenir :
Laissez pour moi votre corolle
Se diaprer sans jamais se flétrir !...

Remarques. — Gracieuse et mélancolique *romance* !... Qui parle ? ou qui chante ? Une fillette orpheline. — Que dit-elle ?

D'abord, l'enfant s'adresse aux "fleurs" qui éclosent au printemps, quand "l'aurore a sonné le réveil de la nature, qui était comme endormie, tout l'hiver. Puis, elle apostrophe encore les "charmantes," en les priant de "fleurir, fleurir," au "sourire du soleil."

Ensuite, avec tristesse et un sanglot comprimé, elle se nomme, "pauvre enfant délaissée" d'une mère disparue ; "quand les pleurs baigneront ses yeux," à son souvenir, elle dit qu'elle "aura une pensée," une fleur, pour "celle qui l'aimait et qui l'entend aux cieux" ! — Est-ce clair, bien compris, bien exprimé ?...

Ce n'est pas tout. Pour préparer et amener son refrain, elle dit aux fleurs qu'elles sont "son héritage" au jardin, qu'elle "entend leur langage," mais qu'aussi elle "aime à les contempler... à leur parler."

Enfin, revenant à la pensée, elle la caractérise par ce mot, cet adage "fleur de souvenir pieux," du souvenez-vous, et la supplie de ne "jamais se flétrir, ni perdre ses couleurs," en faveur de sa mère.

II. — Profession de foi.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers ;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

Cours sup. des Frères.

CORNEILLE.

Remarques. — Ces six vers cornéliens sont extraits de la tragédie de *Polyeucte* (Acte V, 3). Félix, son beau-père et magistrat proconsul, va mettre à mort Polyeucte : celui-ci veut le toucher et le convertir. D'où sa profession de foi.

Le martyr insiste sur deux idées : la puissance de Dieu (vers 1, 2) ; sa bonté (v. 3, 4) et son amour infini (v. 5, 6).

Les *pensées* sont élevées, fortes, sublimes d'abord ; puis le *sentiment* intervient dans l'allusion à la "mort ignominieuse" de Jésus-Christ : sentiment noble, énergique, sublime aussi. Trois mots résument ces vers : Créateur, Rédempteur, Victime à l'autel.

III. — Un modèle pour notre foi.

Disciple de l'Eucharistie,
Venez entendre un trait charmant,
Qui révèle Jésus-Hostie
Et me fut conté récemment.

Ces vers servent d'*introduction* à un *conte* poétique, écrit avec un laisser-aller et une simplicité sans recherche, dans une langue rimée familière. La mesure de huit syllabes s'emploie d'ordinaire dans les sujets légers, plaisants ou sérieux.

I

Dans la protestante Angleterre,
Prêchant, même à travers les champs,
Un saint et bon missionnaire
Avait rassemblé des enfants.
C'est de Jésus au tabernacle
Qu'il leur parlait le cœur ému,
Jésus captif, qu'un doux miracle
Sur nos autels a retenu.

Cette stance — de huit vers à rimes croisées—place le sujet du conte : lieu, personnes, objet : "Angleterre, missionnaire et enfants, Jésus au tabernacle." Il n'y a là de poétique que la rime.

2

Du sein de la troupe enfantine,
Un chérubin, portant ses pas
Vers l'église la plus voisine,
Au tabernacle tend les bras.
Trop petit pour l'atteindre encore,
Il monte, s'assied sur l'autel ;
Et là, sa foi naïve implore
Notre aimable Emmanuel.

Voici le *fait*, le cœur même du conte : c'est gracieux, assez peu vraisemblable, irréel ; mais le genre admet l'exagération, un peu de merveilleux ou d'extraordinaire. C'est un récit descriptif, qui en pose les préliminaires ou les antécédents.

3

Toc, toc ! Et de sa main mignonne,
Il frappe à la porte, disant :
"Est-tu là, Jésus?"... Mais personne
Ne répond à notre innocent.
Sans perdre sa touchante audace,
Il frappe encore, et puis redit :
"Est-tu là ? réponds-moi, de grâce !
Au catéchisme on nous l'a dit."

Ici, le poète dramatise, met en scène et en relief : c'est l'action et la parole, qui donnent vie et mouvement au récit... Deux fois l'innocent frappe, deux fois il interroge : ainsi, le lecteur est tenu en suspens et en haleine, sa curiosité augmentant, tandis que le fait se noue comme un écheveau de soie.

Mais, si bien qu'il prête l'oreille,
 Il n'entend rien absolument.
 "Peut-être que Jésus sommeille...
 Eveillons-le doucement :
 O cher petit Jésus ! je t'aime,
 Je te chéris, je crois en toi.
 Réponds à ma tendresse extrême ;
 Je t'en conjure, parle-moi !"

Deux vers lient cette strophe à la précédente. Puis, une hypothèse : "Peut-être, Jésus dort-il !..." En cela l'auteur est heureux ; l'enfant applique sa jeune expérience acquise au berceau d'un frère plus jeune et semble redire les paroles de sa mère. — Les quatre derniers vers nous paraissent beaucoup moins heureux : c'est trop peu le langage naïf d'un innocent. C'est le poète qui parle pour lui, on le sent.

O grâce ! ô prodige ! ô miracle !
 Jésus n'y tient plus cette fois,
 Et du fond de son tabernacle
 Daigne faire entendre sa voix :
 "Oui, j'habite cette demeure,
 Où l'amour me tient enfermé ;
 J'y console celui qui pleure,
 Que veux-tu, frère bien-aimé ?"

Trois instances et Jésus parle : c'est le dialogue, plus vif et plus émouvant. La strophe est belle dans sa simplicité ; les idées sont naturelles et nobles à la fois. Le mot "frère" aurait été plus touchant, si l'enfant l'eût dit lui-même dans la stance qui précède.

L'enfant, d'une voix attendrie,
 Et le cœur tout ému, répond :
 "Convertis papa, je t'en prie :
 Fais-lui connaître, aimer ton nom."
 — "Va, j'exaucerai ta prière,"
 Dit Jésus... Et l'enfant joyeux,
 S'en retourne dans sa chaumière,
 Plus obéissant plus pieux.

Voilà le dénouement du drame : c'est un peu convenu, surtout cette idée "aimer ton nom." L'enfant n'associe pas aisément ces mots. C'est encore le poète qui intervient ici. De plus, pour être naturel, croit-on qu'un enfant n'en dise rien ? C'est cependant la pensée dominante des quatre vers qui suivent :

Le lendemain, touchant mystère !
 Sans même qu'un mot lui fût dit,
 De ce petit ange le père
 Se confesse et se convertit...

.....

7

O Jésus ! ami de l'enfance,
 Tendre ami du pauvre pécheur,
 Qui ne reconnaît ta clémence
 À ce trait si plein de fraîcheur?...
 Je m'en souviendrai... de ta porte
 Je ferai l'assaut tous les jours ;
 Si ta voix se tait, peu m'importe !
 Ton cœur me comprendra toujours.

C'est la *moralité* du conte, sous forme d'apostrophe admirative. C'est la leçon de foi, de croyance en la présence réelle, une exhortation dramatisée à la visite au saint Sacrement et à la communion : le but est atteint.

Cours sup. des Frères.

X...

ART. II. — COMPOSITIONS.

Pédagogie. — Il est important de faire composer souvent, une ou deux fois la semaine.

Il est plus important encore de guider les élèves, de les éclairer sur les sujets donnés, en les aidant toujours par les procédés du développement. C'est ce que nous avons démontré à la page 74.

Choisissons des sujets faciles, concrets, tangibles et visibles : tout ce qui environne les enfants s'y prête à merveille.

Nous suggérons ici deux séries de sujets :

I. L'habillement. — II. Les aliments.

1. Le vêtement en général.
2. La robe.
3. La ceinture.
4. Le chapeau.
5. La chaussure.
6. Le manteau.
7. Les gants.
8. Le collier et bracelet.
9. La montre.
10. Les rubans, cravate...
11. Le manchon.

1. L'alimentation en général.
2. Le pain — le beurre.
3. La viande — le lait.
4. Le maigre — les légumes.
5. Les mets — la vaisselle.
6. Les pâtisseries — les œufs.
7. Les sucreries.
8. Les boissons — le vin.
9. Les conserves.
10. Les desserts.
11. Les repas en famille.

Convient-il de distribuer, au sort, en classe, chaque sujet à une élève ; ou bien, faut-il laisser le choix au goût et aux aptitudes de chacune ? La réponse est, ce semble, qu'il faut varier la méthode, car les enfants se plaisent au changement, pourvu que nous le leur jugions utile et fructueux.

I. — Le vêtement.

N.B.—La Maitresse devinera le *plan* sous les mots mis en caractères gras, dans chaque paragraphe.

(Développement.)

1. Le **fil engendre l'étoffe**, comme la ligne la surface. Ces fibres menues, qui croissent dans les plantes, l'homme les choisit, les entrelace avec art pour former les tissus les plus variés. Ces tissus imitent ceux de la nature, et l'on dirait que les inventeurs des étoffes ont pris *modèle* sur la fourrure des animaux, sur la feuille et l'écorce des arbres, sur les pétales des fleurs ou sur les ailes de l'insecte.

2. L'habillement a ses **nécessités** et le costume suit des usages et la mode... Il varie beaucoup, selon les *temps* et les *peuples*, comme aussi suivant le *sexe*, l'*âge*, la *profession*...

Au Canada, les *Indiens* revêtaient jadis des pelleteries grossières... Les premiers *colons* s'habillaient comme au temps des ancêtres de France, dans les provinces dont ils étaient originaires... Depuis, la campagne n'adopta point, comme de nos jours, le costume et la mode de la ville...

L'habillement tend à s'unifier, à être le même partout, surtout pour les dames... Mais à peine une mode s'est-elle introduite qu'une autre la remplace: ce qui manifeste combien sont variables les goûts, les usages, les mœurs.

3. Concluons qu'un beau vêtement est l'**ornement** même de la personne humaine... Une personne bien mise, d'une toilette simple mais soignée et décente, nous plaît par sa tenue, sa démarche, son extérieur agréable. Mais il ne faut ni luxe ni recherche dans le costume: la modestie et la simplicité habitent mieux que les étoffes!

L. Y.

II. — La robe.

1. Les **anciens** ont connu la robe. On la nommait toge, ou tunique plus ou moins longue. Elle servait à l'habillement des hommes aussi bien que des femmes. L'ampleur de ce vêtement permet de le soumettre à tant de combinaisons utiles ou gracieuses...

2. Mais, de nos jours, la robe est le **vêtement réservé aux femmes**: Combien elle suit, comme le reste du costume, les caprices de la mode!... La nature et la valeur de son tissu, la couleur et la coupe de sa forme, l'ampleur ou l'étroitesse de ses dimensions, tout est apte à la plier aux convenances, à la grâce, à la beauté, ou aussi au ridicule de cette mode aveugle qui s'impose sans raison, parfois sans les délicates convenances...

L. Y.

III. — Le chapeau.

1. Les coiffures ont existé de tout temps. Mais les chapeaux proprement dits datent de Charles VI (1380-1422). L'on se coiffait autrefois avec des bonnets, des chaperons, des mortiers...

2. Les premiers chapeaux furent de forme plate et à bords assez larges : on les ornait de plumes. Sous Henri IV, on exhaussa la forme, et l'on releva un bord, puis deux bords, puis tout le tour. Rond au XVII, le chapeau devint tricorne au XVIII siècle.

3. Aujourd'hui les chapeaux d'hommes — et surtout ceux des femmes prennent diverses formes... Ils sont de feutre, de soie, de paille... Les chapeaux de femmes sont ornés de plumes de rubans, de fleurs...

L. Y.

Remarque.—Il est aisé de fournir aux élèves un plan quelconque — et même de le provoquer au tableau noir, en y notant ce que l'observation inspire.

IV. — Le pain.

1. Importance générale du pain...
2. De quoi le fait-on — et comment ?
3. Diverses sortes : blanc, bis, de luxe, noir...
4. Quelle privation, si l'on en manque...

No. II — HISTOIRE DU CANADA.

XIV. Leçon.

Fondation d'Halifax. — L'abbé Leloutre. — Gouverneurs et Intendants. — Dans la vallée de l'Ohio.

1. — Fondation d'Halifax.

Halifax, aujourd'hui capitale de la province de la Nouvelle-Ecosse, ville de 40,000 âmes, si orgueilleuse de son port, le plus grand et le plus sûr de l'Amérique, doit sa fondation au comte anglais qui lui a donné son nom. L'Angleterre redoutait l'influence française de Louisbourg, et n'osait se fier aux Acadiens. Elle soupçonnait, chez ceux-ci, l'ambitieux projet de reconquérir le territoire qu'ils avaient perdu. Plus pratique que nos hommes d'état français, les ministres anglais firent de cette fondation une entreprise d'état. A la fin de juin 1749, Edward Cornwallis, comte d'Halifax, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, débarquait dans la baie de Chéboutou. Il se trouvait bientôt à la tête de trois mille personnes.

Avant l'hiver les rues de la ville étaient tracées, des maisons s'élevaient un peu partout, une enceinte de palissades et des redoutes étaient construites.

Cornwallis lance bientôt une proclamation obligeant les Acadiens à prêter le serment d'allégeance sans aucune réserve. Les Acadiens répondent à cette proclamation qu'ils sont sujets dévoués de l'Angleterre, mais qu'ils veulent être exempts de l'obligation de porter les armes. Jusque là c'est sous cette réserve qu'ils ont prêté serment, et les prédécesseurs de Cornwallis leur ont reconnu ce droit. La réponse du gouverneur fut brutale: les Acadiens "n'avaient qu'à se soumettre à merci, ou ils seraient dépouillés de tout ce qu'ils possédaient." C'était faire li des droits reconnus depuis longtemps, mais ce bon Cornwallis n'y regardait pas de si près, il ne faisait que préparer les horreurs de 1755.

2. — L'abbé Leloutre.

L'abbé Leloutre a joué un grand rôle dans l'histoire des Acadiens. Ce célèbre missionnaire, venu au Canada en 1737, exerça d'abord son zèle parmi les Micmacs, puis parmi les Acadiens sur lesquels il acquit une influence considérable. Père de son peuple, li l'accompagna à Chignectou, lorsqu'il fuyait devant la persécution de lord Halifax, se dépensa pour le consoler et l'aider dans ses malheurs, réparer ses désastres. Étant retourné à Québec, en 1757, il partit pour la France. Fait prisonnier par les Anglais, pendant la traversée, il ne recouvra la liberté qu'en 1763. Sorti de prison, il n'oublia pas ceux pour qui il a donné si généreusement la meilleure partie de sa vie. Il recueille les Acadiens jetés sur les côtes de France et d'Angleterre, leur obtient des secours et les établit sur des fermes à Belle-Isle-en-Mer.

Voilà le héros que quelques historiens méprisables ont voulu calomnier. On lui a reproché d'avoir entretenu, chez les sauvages, des sentiments d'hostilité contre les Anglais. Il n'y a pas de doute que les Indiens, dans plus d'une circonstance, se sont rendus coupables d'actes de barbarie, par exemple, à Dartmouth, Chibouctou, Canso. Mais les Anglais ne doivent pas oublier qu'ils avaient provoqué ces massacres. N'avaient-ils pas assassiné le Père Rasles, enlevé le baron de Saint-Castin, chef des Abénaquis? Dès la fondation d'Halifax un scalpe indien n'était-il pas coté officiellement à £10 sterling? L'année suivante, le gouverneur de la Nouvelle-Ecosse ne payait-il pas cinquante louis sterling chaque chevelure de peau-rouge? Cornwallis offre cent louis sterling pour la tête de l'abbé Leloutre, et cependant celui-ci n'hésite pas à rendre service aux Anglais. Il rachète de son propre argent des prisonniers tombés entre les mains des sauvages, et veille à leur sûreté. Il fait tous ses efforts pour empêcher les Abénaquis et les Micmacs d'attaquer les Anglais.

Honneur à l'abbé Leloutre, type incomparable du missionnaire français, se sacrifiant pour le bien spirituel et temporel d'un peuple opprimé!

3. — Gouverneurs et Intendants.

Beauharnois, successeur de Vaudreuil, gouverna le Canada de 1726 à 1746. Son administration fut marquée au coin de la sagesse et de l'habileté.

La Galissonnière, naturaliste et marin distingué, passa deux ans au pays comme administrateur. Il profita de son trop court séjour pour donner à la cour les plus sages conseils qui, malheureusement, ne furent pas suivis.

Quel triste personnage que son successeur, le marquis de la Jonquière! D'une avarice sordide, il ne songeait qu'à s'enrichir, vendant, pour des sommes considérables, le privilège de faire la traite des pelleteries et de l'eau-de-vie. Il ne se faisait pas scrupule d'étouffer toute concurrence qui pouvait le gêner. Il attira dans la colonie plusieurs de ses parents, à qui il donna tous les emplois lucratifs. Immensément riche, il se refusa le confort jusque sur son lit de mort. Ce misérable avare inaugura, au pays, le règne de la corruption chez les fonctionnaires publics, une des principales causes de la perte du Canada.

Son caractère hautain nuit beaucoup au marquis Duquesne qui remplit les fonctions de gouverneur après la Jonquière. Cependant on doit lui tenir compte de son zèle à rétablir la discipline dans la milice. Il faut lui tenir compte également d'avoir travaillé sans relâche à organiser la défense contre les forces bien supérieures des Anglais.

En même temps que Beauharnois arrivait au Canada l'intendant Dupuy. C'était un administrateur habile, mais excessivement prétentieux. Jaloux de son autorité, il se brouilla avec plusieurs fonctionnaires publics et le clergé; il souleva aussi le peuple par ses ordonnances.

Son successeur, d'Aigremont, ne resta au Canada que quelques mois.

Il fut remplacé par Gilles Hocquart en 1731. Cet intendant travailla activement au développement de la colonie, encouragea l'agriculture, l'exploitation des mines, de même que l'exportation des produits canadiens.

François Bigot, que l'histoire a surnommé l'infâme, exerça ses fonctions pendant douze ans; c'est notre dernier intendant. Il ne semblait être venu au Canada que pour y exercer le métier de voleur. Ce triste personnage faisait partie d'une société créée dans le but de monopoliser les grains et la farine. On achetait le blé dans les campagnes, et l'intendant déterminait, par ses ordonnances, le prix auquel il devait être vendu. Pendant que nos soldats

étaient mal nourris, mal vêtus, privés de leur solde, les festins et les bals se succédaient sans interruption au château Bigot. Pendant que le peuple était dans la gêne et la souffrance, l'intendant et ses amis perdaient au jeu des sommes fabuleuses.

4. — Dans la vallée de l'Ohio.

Depuis longtemps les Anglais et les Français réclamaient la vallée de l'Ohio. Les premiers prétendaient que cette riche région faisait partie de la Virginie. Votre territoire ne s'étend pas au-delà des Alleghanys, répondaient les Français. Et, pour appuyer leurs prétentions, ils avaient érigé une ligne de forts à partir de la rive sud du lac Erié. Plus tard ils y ajoutèrent les forts Duquesne (aujourd'hui Pittsburg, Pennsylvanie), Leboeuf et Venango. Les trafiquants anglais étaient arrêtés, et leurs marchandises confisquées.

Une autre cause de jalousie et de querelle entre colons anglais et français était la traite des pelleteries. Chacun cherchait à attirer à lui les tribus sauvages de l'ouest, à les gagner, afin d'accaparer le commerce des fourrures, source de bénéfices énormes. Voilà pourquoi les Anglais avaient établi nombre de postes fortifiés, depuis la rivière Hudson jusqu'à Chouagen (Oswego, Etat de New-York). De leur côté, les Français avaient le fort Frontenac (aujourd'hui Kingston), sans compter d'autres postes.

Il n'était pas difficile de prévoir que cet état de choses amènerait des luttes sanglantes; c'est ce qui arrivera bientôt.

A consulter. — " Les Intendants de la Nouvelle-France," par Régis Roy. — " L'Histoire du Canada en 200 leçons," par le Père F. Bourgeois, C.S.C.

No III.—ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Pédagogie. — La correction des devoirs.

1. Il n'est point de tâche plus ingrate — ni plus **indispensable** — que la correction des devoirs d'élèves... En effet, de tous les moyens d'action, c'est encore le plus puissant.

Vous contrôlez, jour par jour, leur travail; vous conservez la série des notes de devoirs; vous êtes à même de dire s'il y a progrès ou non; vous félicitez l'un, vous stimulez l'autre, ces observations ont une grande portée, si l'élève les sent fondées sur la correction de ses copies.

2. **Comment** faut-il les corriger? — Il convient d'éviter deux excès. Quelques-uns se bornent à tracer de grandes balafres, d'un crayon illisible, sur les fautes qu'ils rencontrent; — d'autres annotent ligne par ligne chaque copie, et récrivent à la marge la phrase corrigée. Ces derniers perdent du temps sans profit. Rappelez-vous qu'il s'agit d'un *contrôle*.

Adoptez un certain nombre d'abréviations ou de signes convenus, et n'écrivez point de commentaires. Que toute correction soit claire, précise, indiquée de préférence avec une encre ou un crayon de couleur.

En tête — ou à la fin — vous résumez, à côté du chiffre représentant la note, le total des fautes — ou votre appréciation générale. Et si le travail vous a paru très négligé, inscrivez simplement : "A refaire."

3. Sur votre cahier de notes, conservez la **cote** de tous les devoirs. Vous énoncerez toujours ces notes en classe avant ou après la correction : c'est alors que vous distribuez l'éloge ou le blâme. — Il est bon de forcer les élèves à classer les copies rendues par ordre de date.

(A suivre.)

ART. I. — SUJETS A ETUDIER.

(V. p. 80 et 117.)

III. — Un roi.

N.B. — Pour un personnage de haut rang, empereur, président de République, ministre, il convient de se souvenir de leurs paroles mémorables et de les citer à propos : c'est un grand agrément.

1. Etablissez sa **naissance**, avec la date; mentionnez ses ancêtres, sa race, sa parenté, la famille où il prend place. Puis, caractérisez brièvement l'époque, le milieu, l'entourage, les circonstances publiques et environnantes.

2. Parlez de son **éducation**, de ses maîtres, de ses talents, des idées qu'il acquiert, des principes qu'il puise et des espérances qu'il laisse entrevoir.

3. Stéréotypez, en peu de mots, son **caractère**, à mesure qu'il se dessine dans l'adolescence, les tendances, les inclinations, les goûts, le tempérament moral : ses luttes et leur mérite, ou son adolescence ou ses passions. — S'il a une **minorité**, comme prince régnant, montrez son entourage et les influences qui l'impressionnent en bien ou en mal.

4. Comme homme public, indiquez d'abord sa **popularité**, l'opinion des grands et du peuple. Montrez sur quel fondement s'appuie son prestige — ou son discrédit; s'il agit par lui-même, ou sous l'impulsion de favoris, de ministres capables; s'il gouverne pour le bien public et avec des vues nobles, non trop ambitieuses.

a) Notez bien sa **politique intérieure** dans ses relations avec les diverses classes sociales; s'il y a des troubles, des révoltes, des guerres intestines: quels sont les auteurs, les événements, les résultats; — si c'est une politique de calme, de centralisation, de prospérité matérielle, agricole, industrielle, financière, commerciale; si l'on agite des questions religieuses...

b) Quant à la **politique extérieure**, révélez ses relations inter-

nationales, ses alliances de famille, de défense ou d'attaque, sa diplomatie, ses ambassadeurs; ses prétentions ou ses faiblesses, les traités et les guerres; s'il agrandit le territoire ou s'il en perd, les colonies et leur rendement.

5. Etudiez ensuite les diverses faces de son **administration**, à savoir les *finances*: richesse ou misère, impôts, compagnies, monnaie, dette ou revenus...; le *commerce* à l'intérieur... à l'extérieur...; la *justice*, la magistrature, les grands hommes, les criminels, les peines... les *travaux publics*, voies, routes canaux, ornement des villes, monuments...; les *sciences*, les *lettres*, les *arts*, s'il les protège, et quels artistes et quelles œuvres; l'*armée* et la *marine*, les réformes, les chefs, les corps de troupes, l'armement, cavalerie, infanterie, artillerie, les approvisionnements, les villes fortifiées; et enfin les *colonies*.

6. Enfin, les dernières années du règne, la **mort**, ses détails, le récit des témoins.

Conclusion: Jugement d'ensemble, les critiques et les éloges — son rang dans la galerie de l'histoire.

N. B. — Pour étudier un **Ministre**, il est facile de suivre de près le même plan, avec moins de détails peut-être.

ART. II. — POESIES DIVERSES.

I. — Un bon conseil.

Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.

Cours sup. des Frères.

MOLIÈRE.

Réflexions.—Ces six vers sont extraits de l'*Ecole des femmes*, acte II, scène 4. Molière, toujours habile et ingénieux, veut tempérer, par une leçon mise dans la bouche d'un personnage, cette passion violente et dangereuse, la colère. Il prend un trait historique, une anecdote piquante, toute "grecque", en vérité, par la finesse de l'esprit. L'"alphabet" désigne ici non pas "une série de lettres figurant les sons dont se forment les mots"; mais la "série des sons figurés par ces lettres". Il prend ainsi le sens analogique du mot "alphabet".

"bile" est un liquide amer, d'un jaune verdâtre, sécrété par le foie; ici, au fig., il dénote "l'effet" de ce liquide, qui influe sur le caractère, en le rendant triste, irascible.

II. — Les bienfaits du commerce.

Les peuples par les mers en vain sont séparés :
Par la nécessité l'un vers l'autre attirés,
Des différents climats où le sort les disperse
Je les vois se répondre, unis par le commerce.

Les trésors à la main, il court ; le besoin fuit :
L'abondance circule et le monde jouit.

Commerce, art bienfaisant, ta vigilance habile
Répare les refus d'une terre stérile :
Changé par tes présents, le bord le plus ingrat
Paraît aux yeux trompés un fertile climat ;
Sous tes égales lois, tout reçoit et tout donne :
Sans même avoir semé, plus d'un pays moissonne.

Cours sup. des Frères.

LEMIERRE.

Analyse. — L'idée générale du quatrain est bien rendue : éloignement des peuples et leur union par le commerce. C'est simple et clair, concis et expressif, puisqu'il n'y a aucun mot de superflu.

Le singulier "il court" surprend ; on est contraint de faire effort pour ne pas suivre l'impression du pluriel "les peuples," et pour reporter l'esprit sur le mot "commerce" que remplace cet "il." Les images sont bien fortes et très justes.

L'apostrophe anime et réchauffe ces pensées vagues et complexes. Le commerce est un "art," dans le sens premier de ce mot : "moyen par lequel on réussit à faire quelque chose." Malheureusement le poète sent son époque où les termes sont trop généraux "refus, présents, fertile climat, égales lois, tout reçoit et tout donne." Ce langage est froid, sévère, monotone.

III. — Elégie.

Je ne veux plus chanter que toi, ô bel Automne !
Salut aux feuilles d'or dont ton front se couronne :
Avril les a fait naître aux arbres rajeunis,
Août voluptueux a couché ses midis
A leur ombre ; et ce sont vos ailes, ô Novembre,
Qui les rendent couleur de miel, de cuivre et d'ambre :
Et c'est pourquoi ton pas, au sable du jardin,
Automne, est à la fois si proche et si lointain,
Car l'Été continue en ta grâce pâlie
Son ardeur qui se mêle à ta mélancolie,
Et sous ton voile, Automne, ô mon frère, j'entends
Battre en ton cœur le cœur endormi du printemps.

Revue des poètes, janv. 1906.

H. DE RÉGNIER.

Remarques. — Ces 12 vers contrastent singulièrement avec les deux extraits qui précèdent : rimes de surprise, neuves, coloration et vision des choses, grâce et poésie d'idées, de mots, rythme et harmonie, tout y est. Cela paraît facile, mais quel art et quelle finesse de tons !...

IV. — La langue française.

Il est un monument que rien n'égale au monde ;
 Il n'est pas fait de marbre, il n'est pas fait d'airain ;
 Il a sa cime haute et sa base profonde,
 Et sa face projette un éclat souverain.

Il est orienté vers l'Idéal serein ;
 Il est pur comme l'or, transparent comme l'onde ;
 Simple et fort, c'est la voix qui caresse et qui gronde,
 Et, joyau magnifique, il déborde l'écrin.

Cent chefs-d'œuvre en ont fait le temple de la gloire.
 Il est la poésie, il commande l'histoire,
 Et c'est un livre, un drame, un sonnet, un discours...

Vers l'aveugle destin, qui rit de sa souffrance,
 L'humanité s'en sert pour crier : Au secours !
 Et ce monument, c'est : *le doux parler de France !*

Revue des poètes, mars 1906.

LUCIEN PATÉ.

Critique littéraire. -- Que pensez-vous de ce *sonnet* ? C'est une superbe "allégorie," ou métaphore prolongée en une comparaison délicate, nuancée... Il est regrettable que l'allégorie ne se poursuive point jusqu'au bout avec la même image. Mettez en prose ce sonnet et vous en saisissez les beautés ; ce travail, du reste, enrichit considérablement le style, en le colorant sûrement de poésie et en inspirant des idées neuves et frappantes.

Voici une autre poésie, qui est un vrai tour de force : traduisez-la, après l'avoir lue et relue trois fois.

V. — Le langage de la goutte d'eau.

Faire l'ascension du ciel, brume invisible,
 En l'éther vibrant de clartés ;
 Comme une aile qui s'ouvre, emplir l'azur paisible
 D'un vol de duvets argentés ;

Joindre son flocon frêle au nuage qui passe,
 S'élargir et croître en marchant,
 Et s'en aller, royal pèlerin de l'espace,
 Vêtu des pourpres du couchant,

S'en aller, tour à tour, portant le manteau terne
 Ou la robe des frais matins,
 Quater l'alpe de neige, égayer la citerne
 Dans la soif des déserts lointains ;

Pour tous, partout, sans choix, s'épancher en averses,
 S'infiltrer en ruisseaux furtifs,
 Rendre aux sols fatigués comme aux cités perverses
 L'eau pur des temps primitifs ;

Suivre au gré des coteaux l'humble val qui se creuse,
 Et consoler sur son chemin
 La fleur chétive, où perle une rosée heureuse ;
 Le pauvre qui puise en sa main ;

Moudre le blé, tremper le fer, blanchir les toiles,
 Laver toute l'horreur du sang,
 Et dans les nuits d'amour réfléchir mille étoiles
 Au miroir du flot caressant ;

-- Puis, quand on a longtemps fécondé mainte terre,
 Travaillé longtemps sans repos,
 Sur l'herbe épaisse, au bord du fleuve solitaire,
 Penché le front des grands troupeaux,

Se fondre dans la mer immense, dont la houle
 Ne laisse empreindre aucun sillon,
 Se donner à tous, dire à tout vent qu'il déroule
 Les couleurs de tout pavillon,

Bercer d'un rythme égal au roulis des voyages
 Les universels passagers,
 User tous les écueils, baigner tous les rivages,
 Ne plus connaître d'étrangers :

Rêve d'un vaste amour où nos cœurs sont plongés !

ART. III. — PROSE EXPLIQUÉE.

I. — L'amateur de tulipes.*

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher.

C'est le sommaire du récit, dont elle pose le cadre du tableau... Notez "Le fleuriste": c'est un type, non un individu, curieux de fleurs, En France, les jardins sont dans "les faubourgs." L'antithèse (courir, revenir) peint nettement la passion infatigable du fleuriste.

Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*.

Ici commence le tableau, par l'attitude générale de l'amateur... "Si vous passez là, vous le voyez...": tour personnel et dramatique substitué au tour général et abstrait; — "planté et qui a pris racine," comme ses fleurs: renouvellement heureux de mots usés, la seconde expression renforçant la première; — "de ses tulipes": elles sont à lui, à lui seul: c'est tout son orgueil et son amour; — "solitaire," beau nom, poétique et sonore. Tout cela est pris sur le vif.

Il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie...

Voici les sentiments ou la mimique: les signes communs de l'admiration et de la joie "grands yeux... etc." On le voit se baisser, voir de plus près, d'où un ravissement toujours plus vif: "épanoui," comme ses tulipes, mot qui fait image et traduit le sentiment de la "joie." Remarquez "il" répété, et qui aide beaucoup à l'effet. Nous disons aujourd'hui "il se frotte les mains."

Il la quitte pour l'orientale; de là il va à la veuve; il passe au drapeau d'or, de celle-ci à l'agate, d'où il revient enfin à la solitaire, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner...

Le fleuriste va faire le tour des autres; aucune ne l'arrête, d'où une simple énumération hâtive, sans réflexions. Il n'aime que les tulipes et parmi elles la *Solitaire*; — "où... où..." (devant laquelle) tour concis et qui marque l'obstination, la passion comique: l'auteur reinte celle-ci par les faits, l'attitude, les gestes, les jeux de physionomie. Il va passer à l'âme du fleuriste.

aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase, un beau calice; il la contemple, il l'admire: Dieu et la nature sont en cela tout ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien, quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu.

D'abord, la phrase est à moitié au style indirect: on dirait que le fleuriste se parle à lui-même: "aussi est-elle"; "nuancée, bordée," elle a une bordure ton

sur ton, d'une autre teinte ; — "huilée" grasse et luisante ; 'à pièces emportées' probablement à échancrures, à découpures ; "vase : coupe" et c'est la même chose que le "calice" : ce passage est peu clair pour nous.

Dans le silence, il "admire et contemple" ; mais La Bruyère nous fait sentir combien il est blessé par la niaiserie absorbante de la curiosité de cet amateur, la mesquinerie, la nullité et le vide de cette âme... "Plus loin que l'oignon," c'est la terre, la nature, et plus loin encore, c'est Dieu. Quelle ironie morale !...

Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu... des tulipes.

Observez la gradation des idées et la force des mots. L'écrivain atteint ici l'éloquence. Quelle pitié latente lui inspire la raison dernière et suprême de ce "contentement" ; il a vu des tulipes !

Voilà la richesse du talent et de la manière de La Bruyère : malheureusement, c'est l'auteur qu'on étudie le moins dans les classes et dans les morceaux choisis !

Cours sup. des Frères.

LA BRUYÈRE.

II. — Comment on doit écrire une lettre.

Saint Grégoire de Nazianze, répondant à un ami, qui lui demandait des conseils sur le style épistolaire, écrit : — "Vous me demandez comment on doit écrire une lettre. Voici, mon cher ami, quelques observations dont vous pourriez faire votre profit.

Voilà l'introduction, les motifs, l'occasion, les personnes qui sont mises en évidence, l'objet de la correspondance.

Il est des gens qui, dans leurs lettres, cheminent toujours sans savoir s'arrêter ; d'autres, au contraire, affectent un laconisme déplacé : c'est ce qui s'appelle tirer au delà ou en deçà du but et s'écarter du juste milieu, qui consiste à se régler sur le besoin. Avez-vous beaucoup de choses à dire ? Vous feriez mal de vous resserrer dans un espace trop étroit. Un mot suffit-il pour rendre votre pensée ? Epargnez-moi des détails prolixes, et partant peu agréables. On doit mesurer la longueur ou la brièveté d'une lettre sur ce qui en fait le sujet.

Cette dernière pensée résume tout ce paragraphe, où l'on blâme deux excès opposés "il est des gens... ; d'autres..." et où l'on conseille "l'ami", en particulier sur le "juste milieu". Première qualité d'une bonne lettre : *la précision*.

Ce n'est pas assez d'être précis : il faut, sur toutes choses, être clair. Une lettre n'est pas une énigme ; mieux vaudrait être un peu causeur, que d'être obscur en visant trop à la brièveté. En un mot, une lettre bien écrite est celle qui, entendue de l'ignorant comme de l'homme instruit, plaît à tous les deux également.

Seconde qualité : *la clarté*. L'auteur semble attribuer le défaut de clarté à la brièveté⁶¹ : ce n'est pas nécessairement vrai. Elle résulte de la manière de disposer ce que l'on conçoit nettement, de ce qui est aisément intelligible dans ses mots et les phrases... La dernière phrase "En un mot..." ne paraît pas à sa place.

Une troisième qualité, c'est la grâce : sans elle une lettre est sèche, triste et monotone ; avec elle, au contraire, le style s'égaie et coule avec douceur. Maximes piquantes, proverbes cités à propos, petites anecdotes, suspensions badines, saillies ingénieuses, elle admet tout ce qui peut égayer l'esprit, mais toutefois sans affectation. La pourpre ne s'emploie qu'en bordure, et la lettre ne souffre qu'une élégance sans apprêt. Le style figuré n'y est de mise qu'à cette condition, qu'il s'y montrera rarement et avec modestie. Nous laisserons aux rhéteurs les apostrophes, les antithèses, les membres de phrase distribués avec symétrie ; ou, si parfois il nous prend envie de leur emprunter cet appareil, que ce soit en nous jouant.

Cette qualité : *la grâce* indique un mérite qui ne convient qu'à *un genre, une sorte de lettres*. Il faut d'autres qualités avant celle-là, en général : le *naturel*, la *simplicité*, l'*aisance* ou *facilité*, la *convenance* (V. REVUE, année 1902 p. 44 et 45). — Saint Grégoire, en indiquant la grâce, parle pour son temps et ses compatriotes grecs. Mais il est vrai que ce qu'il conseille peut se ramener à plusieurs des qualités fondamentales que nous venons de nommer... "appareil" serait mieux qu'"appareil."

Je ne puis mieux finir que par ce trait d'un apologue : — "Autrefois, les oiseaux se disputant la royauté, et chacun s'empressant d'orner son plumage, l'aigle seul jugea que la plus belle parure était de n'en point avoir?" — La plus belle lettre, à mon avis, est celle qui tire toute sa parure de sa manière simple, aisée, naturelle dont elle est écrite.

Voici qui devrait venir avant *la grâce* et avec des explications... "dont elle est écrite" est superflu.

Telles sont, je crois, les qualités du style épistolaire. Ce que je puis avoir omis vous sera suggéré par vos propres réflexions, ou suppléé par les habiles maîtres que vous entendez tous les jours."

Cours sup. des Frères.

S. GRÉGOIRE.

ART. IV. — HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Leçon V. — L'Angleterre durant la guerre de Cent ans.

I. — Tableau (v. p. 86).

Jean I, *Sans-Terre*, 3ème fils de Henri II.

Henri III (1216-72)

Edouard I (1272-1307)

Edouard II (1307-27)

Edouard III (1327-77)

Edouard, le Prince Noir.	Lionel, duc de Clarence.	Jean, duc de Lancastre (r. rouge).	Edmond d'York (r. blanche).	Thomas, duc de Gloucester.
Richard II (1377-99).	Philippe, ép. Edm. Mortimer.	Henri IV (1399-1413)	Jean, duc de Somerset.	Richard, ép. Anne Mortimer.
Roger Mortimer.	Henri V (1413-22)	Bedford	Jean	Richard d'York.
Anne Mortimer épouse Richard d'York.	Henri VI (1422-61).	Marguerite	Edouard IV (1461-83).	Richard III (1483-85).
	Edouard (1471).	Henri VII (1485-1509).	Edouard V (1483).	Richard (1483).
				Henry VIII, roi.

II. — Tableau.

Philippe III, le Hardi, fils de saint Louis IX (1270-85).

Philippe IV, le Bel (1285-1314).

Charles de Valois.

Louis V, le Hutin (1314-16).	Philippe V, le Long (1316-22).	Charles IV, le Bel (1322-28).	Isabelle, ép. Edouard II d'Angleterre.	Philippe VI, roi (1328-50).
------------------------------	--------------------------------	-------------------------------	--	-----------------------------

				Jean II, le Bon.
Jeanne	Quatre filles.	Une fille.	Edouard III.	
ép.				Charles V.
Phil. d'Evreux.				Charles VI.
				Charles VII.
Charles, le Mauvais,				Louis XI.
roi de Navarre.				

N.B. — Ces deux tableaux sont indispensables — et ils sont compliqués mais clairs — pour entendre l'histoire d'Angleterre, la cause de la Guerre de Cent ans (1337-1453), de la Guerre des Deux-Roses (1455-85).

1. REGNE D'EDOUARD III (1327-77). — a) **Minorité.** Le fils d'Edouard II est proclamé roi à l'âge de quinze ans. Il a toutes les qualités qui font les grands princes : sagesse, courage, habileté dans l'exécution de ses projets. Sa mère, Isabelle, gouverne en son nom, avec Roger Mortimer, un indigne favori, qui est pendu ; Isabelle, incarcérée.

b) **Les Stuarts d'Ecosse.** Des revers dans ce pays force le roi Edouard à en reconnaître l'indépendance et à donner la main de sa sœur, Isabelle à David II, fils de Robert Bruce.

Marie, sœur de David, épouse Gautier *Stuart*, *sénéchal* héréditaire de la maison d'Ecosse. David meurt sans postérité en 1371, et Robert II fonde ainsi la dynastie des Stuarts, si célèbre dans l'histoire par ses fautes et par ses malheurs. — (Nous donnerons bientôt le tableau de cette dynastie.

c) **Lutte avec la France.** — En 1328, à la mort de Charles IV (v. le tableau), il y a trois prétendants à la couronne de France : Philippe VI de Valois, Edouard III, Jeanne d'Evreux. C'est la cause de la guerre de cent ans ; — le tableau indique les raisons.

Une autre cause est que Philippe VI soutient David Bruce d'Ecosse, tandis qu'Edouard soutient, en Flandre, les Gantois soulevés par Jacques Arteweld, car "sans la laine anglaise, les Flamands ne peuvent draper, et sans les ouvriers Flamands, les Anglais ne savent que faire de leur laine."

Edouard débarque en Normandie, pille Caen, remonte la Seine jusque devant Paris, et veut gagner la Flandre, où Arteweld, son partisan, a été massacré (1345). Philippe VI le poursuit et l'atteint, avec une brillante cavalerie, à *Crécy* (près d'Amiens) : il perd 3,000 soldats, onze princes, 90 seigneurs, 1,200 chevaliers. — "Laissez mon fils gagner ses éperons," dit Edouard en parlant de son fils aîné, âgé de 16 ans, le *Prince Noir*, ainsi nommé à cause de son armure. C'est un succès inouï (29 août 1346).

Vainqueur, Edouard s'assure la clef de l'Océan, en mettant le siège devant Calais : il s'en empare (1347), malgré le dévouement

d'*Eustache de Saint-Pierre*. Calais restera anglais 210 ans (1347-1558).

En 1350, Jean II le Bon succède à son père. Cinq ans après, les Anglais excités par Charles le Mauvais, envahissent la Normandie, la Bretagne, la Guyenne. Le Prince Noir ravage le Limousin, à la tête de 10,000 hommes. Jean va à sa rencontre à Poitiers et est battu, fait prisonnier: c'est le tombeau de la féodalité, qui n'a su que fuir ou se rendre (1356). Le dauphin, Charles, âgé de 20 ans, prend le titre de "lieutenant du roi" captif.

On signe avec Edouard le *Traité de Brétigny* — hameau situé à deux lieues de Chartres (1360): il donne aux Anglais Guines, Montreuil, le Ponthieu, la Guyenne et la Gascogne, trois millions d'écus pour la rançon du roi.

Le duc d'Anjou, Louis, second fils de Jean, s'étant évadé de la prison de Calais, son père retourne en captivité en disant: "Si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait trouver un asile dans le cœur des rois." Il mourut à Londres, âgé de 44 ans (8 avril 1364).

En 1367, Duguesclin de Bretagne, général de Charles V, livre bataille à Navarette (Guyenne) au Prince Noir, qui le bat et fait prisonnier. Il est racheté pour cent mille doubles d'or.

Telle est la première période, heureuse pour les Anglais, de la Guerre de Cent ans.

En 1372, le Prince Noir retourne en Angleterre et y meurt à la suite d'une longue maladie. La fin d'Edouard III est triste, mais chrétienne. — Il fit construire le château de Windsor, et ordonna de rédiger les actes publics en langue anglaise, la substituant à l'idiome normand.

ART. V. — LITTÉRATURE GRECQUE.

II. — Période épique.

Homère. — § V. L'Iliade.

§ V. — Les personnages en général.

L'un des traits du génie d'Homère, c'est la puissance de créer des êtres fictifs semblables à des réels. L'idéal uni à la réalité réside dans l'*héroïsme* et dans l'*humanité* des acteurs qu'il a mis en scène.

1. **Ce sont des héros**, sorte de demi dieux, ni polis, ni affaiblis par la civilisation.

a) **Au physique**, ils sont doués d'un organisme robuste, de muscles vigoureux, d'une taille remarquable, de pieds agiles, de poumons puissants: sorte de chevaliers antiques. — Leur *appétit* est prodigieux (II. 9, 89; 205); mais l'ivresse est rare, et l'esprit est libre pour déliéber dans les banquets. — Leur *force* est surhu-

maine : ils se jettent des rochers si énormes que deux ou trois contemporains d'Homère ne pourraient, dit-il, en soulever de semblables (5, 32 ; 7, 264). — Ce n'est là qu'une partie de la *vaillance* : dans le feu de l'action, ce sont des lions en fureur. Ils dépassent l'homme en tout jusque dans leurs *armes*...

b) Au *moral*, ces âmes héroïques sont violentes, féroces, extrêmes en tout. — La *soif du butin*, de pillage, de rapine les rends cruels ; sans merci pour les vaincus, hommes, femmes, enfants (6, 423). — L'appel à la pudeur, c'est-à-dire à l'honneur est fréquent, quand un guerrier semble faiblir ou hésiter. — La *colère* et la *vengeance* les poussent aux injures, aux outrages, à la rancune obstinée qui ne pardonne rien. Ce sont des instincts demi sauvages, que ces héros ne savent ni s'élever, ni épurer. — Comment s'étonner de leurs grossières passions?...

2. **Ce sont des hommes**, par la sensibilité et la faiblesse.

a) La *sensibilité* émeut leur cœur au souvenir de la patrie, bien que le patriotisme soit vague et indéfini dans l'ensemble de l'Iliade (11, 238). — Mais les *sentiments de famille* les touchent davantage : tendresse conjugale de Priam et d'Hécube, d'Hector et d'Andromaque!... Combien le respect, la reconnaissance, l'amour sont réels dans le cœur des fils!... Les liens de l'*amitié* unissent les âmes étroitement : Patrocle et Achille, Diomède et Glaucus (6, et 11).

b) Les *faiblesses* dominent cependant. Cette faiblesse se manifeste par la *peur*, la *pusillanimité*, la crainte du blâme (3, 428 ; 8, 92). Elle se trahit par les *larmes* que ne légitime aucune de ces douleurs qui accablent une âme anéantie (1, 357, 362 ; 13, 86). — Elle dégénère souvent en *désespoir* (19, 301 ; 24, 239). — Le repentir devient chez eux le *dépit* de l'insuccès (9, 116) ; et ces âmes sont victimes d'un *orgueil* prodigieux.

3. **Valeur artistique des caractères.** — Dans ce mélange de grandeur et de faiblesse, il y a un charme qui donne aux personnages une valeur intéressante pour le poème.

Tous les héros sont marqués d'un caractère d'*unité* et de perfection relative. Toujours soutenus et fidèles à eux-mêmes, ce qu'ils sont au début, ils le sont au milieu et au dénouement, d'une manière large. Ainsi, Agamemnon est fier (1.), fougueux et intrépide (11.), tandis qu'il est craintif, timide, presque découragé (9 et 14). Mais, s'il restait constamment égale à lui-même, où serait le charme?

Puis, quelle *variété* ! Une multitude de héros du même rang, avec un commun désir de gloire, soumis à la même discipline, ne se ressemblent pas cependant entre eux — comme on le verra bientôt.

Et de *quels moyens* se sert le poète ? C'est moins en parlant d'eux qu'en les faisant parler, agir, combattre, souffrir mourir, que son art fait ressortir leurs tempéraments, leurs naturels divers, et met en relief saisissant la physionomie de leur âme. — Dans l'*E-néide* de Virgile, les personnages sont des *abstractions*, fruits d'un

art savant et calculé; ici, ce sont avant tout des êtres pleins de vie, d'énergie, de passion.

(A suivre.)

Mots français dérivés du grec.

An, adv. (suite).

1. **Asile** (autrefois *asyle*) (*asilê*, pillage) : qui n'est pas pillé, lieu inviolable où se refugiaient les criminels, d'où : "droit d'asile"; puis, tout lieu où l'on est à l'abri d'un danger.
2. **Ataxie** (locomotrice) (*taxis*, ordre, arrangement) : maladie nerveuse caractérisée par le manque de coordination des mouvements des jambes.
3. **Athéisme**, **athée** (*thêos*, Dieu) qui n'admet pas son existence.
4. **Atome** (*tomê*, section, division) : corps qu'on regarde comme ne pouvant plus être divisé, ni par des moyens mécaniques, ni par les forces naturelles, à cause de sa petitesse; élément indécomposable, qui compose les corps simples. — **Atomisme** : système qui explique la formation de l'univers par des combinaisons fortuites d'atomes.
5. **Atonie** (*tonos*, tension, ton) : alanguissement, manque de ressort, de vitalité; — **atone**, sans énergie, sans vitalité.
6. **Atrophie** (*trophê*, nourriture) : dépérissement d'un organe qui ne se nourrit plus; — **atrophier**, causer le dépérissement.
7. **Azote** (*Zoê*, vie; *zotikos*, vivifiant) : corps gazeux, impropre à la respiration, à la combustion.
8. **Azyme** (*Zumê*, levain) : sans levain.

II.

Amphi, autour, des deux côtés, double.

1. **Amphibie** (*bios*, vie) : qui a comme une double vie, sur terre et dans l'eau (grenouille...)
2. **Amphibologie** (*bolos*, jet) : construction de mots qui admet un double sens. — Il faudrait : *amphibologie*.
3. **Amphore** (*phoros*, qui porte, d'où il faudrait dire : *amphiphore*) : vase qu'on porte en le tenant des deux côtés, vase à deux anses.
4. **Amphithéâtre** (*théatron* : théâtre) : vaste salle, de forme plus ou moins "arrondie," garnie de gradins superposés; salle de cours.

(A suivre.)

ART. VI. — LITTÉRATURE CANADIENNE.

ART. I. — Les auteurs de Mémoires.

§ I. — JACQUES CARTIER (V. p. 131).

BIBL.—**Deuxième voyage** : "Bref récit et succincte narration de la navigation faite en 1535 et 1536 par le capitaine J. Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres." D'Avezac, libr. Tross, Paris, 1863.

PLAN DU RÉCIT.

1. Messe du départ, 16 mai 1535, à la cathédrale de Saint-Malo. Départ le 19, des trois navires : "la Grande Hermine, la Petite Hermine, l'Emerillon." Équipage, tonnage.

La traversée orageuse... Arrivée, le 7 juillet, de la Grande Hermine" à Belle-Ile; le 26, des deux autres navires... Le 10 août baie de Saint-Laurent... Le 15, à l'île de l'Assomption (Anticosti)...

2. Les Iles Rondes, 19 août... les îlots Saint-Jean (jour de la Décollation du saint)... Le 1 septembre, embouchure du Saguenay... L'île aux Coudres, (à cause de ces arbres) : première messe, 7 septembre... L'île de Bacchus (d'Orléans)... Stadaconé, rivière Sainte-Croix, 14 septembre. Relations avec les sauvages.

3. Deux navires au hâvre Sainte-Croix, l'Emerillon en rade pour Hochelaga... Le chef Donnacona en dissuade Cartier.

4. Mascarade sauvage et diabolique pour l'effrayer.

5. Le 19 septembre, le gallion et deux barques remontent le fleuve; étonnement des Indiens en les voyant des deux rives.

6. Le 2 octobre, réception cordiale à Hochelaga : échanges de cadeaux.

7. Cartier visite la bourgade et fait une excursion dans le voisinage. Il donne à la montagne le nom de Mont-Royal.

8. Le chef, les malades, les boiteux... amenés à Cartier qui prie pour eux, fait le signe de la croix sur les infirmes, donne lecture de la Passion... Il nomme une rivière, au retour, la Fouez (Foi — le Saint-Maurice). Arrivée à Sainte-Croix (Rivière Saint-Charles), le 11 octobre.

9. Relations avec les sauvages : leurs superstitions, leur morale élémentaire polygamie, jeux de hasard, état abject de la femme; les fumeurs.

10. Description du fleuve; la faune, diverses sortes d'oiseaux, poissons. Rigoureux hiver : le scorbut, maladie de l'équipage; Recours de Cartier à Marie.

11. Mort de 25 marins; les autres guérissent : novembre à avril 1536... Eloignement, curiosité, mauvais vouloir des sauvages.

12. Le 3 mai, jour de l'Invention de la Croix, Cartier en érige une de 35 pieds, avec l'inscription : "François I, par la grâce de Dieu, roi des Français, règne."

13. Cartier, abandonnant un navire, s'embarque, amène Donnacona en France. Retour, 6 mai au 16 juillet.

Extraits et jugements.

Mis en orthographe moderne, le récit de Cartier serait d'un très vif intérêt de curiosité. La vérité, la simplicité s'y associent à la vision des choses et à leur description pittoresque.

1. Cartier montre partout cette **piété** et cette **religion**, caractère propre à la race bretonne et à l'époque de foi où il a vécu. — On croirait vraiment lire les *Mémoires* du sire de Joinville, à l'heure du départ de Marseille. C'est trois jours avant d'appareiller que se fait la cérémonie religieuse.

Le dimanche, fête de la Pentecôte, 16 mai 1535, du commandement du capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçûmes tous ensemble notre

Créateur, en l'église cathédrale de Saint-Malo. Après les avoir reçus, fûmes nous présenter, au chœur, devant Rév. Père en Dieu, Monsieur de Saut-Malo, lequel en son état épiscopal nous donna sa bénédiction (1).

Ayant abordé à Hochelaga, après des échanges de présents, le seigneur de l'endroit, *Agouhanna*, amène à Cartier un groupe de malades, aveugles, boiteux, impotents, pour les guérir.

Notre capitaine, voyant la pitié et la foi de ce peuple, dit l'évangile de saint Jean, savoir l'*In principio*, faisant le signe de croix sur les pauvres malades, priant Dieu qu'il leur donnât connaissance de notre sainte foi, et la grâce de recouvrer chrétienté et baptême. Puis le dit capitaine prit une paire d'heures (*livre de prières*) et tout hautement lut de mot à mot la Passion de Notre-Seigneur. Si que tous les assistants le purent ouïr, ou tout ce pauvre peuple firent un grand silence et furent merveilleusement bien attentifs, regardant le ciel et faisant pareilles cérémonies qu'ils nous voyaient faire. Après quoi, le capitaine donna aux principaux des couteaux, aux femmes des patenôtres (chapelets), aux petits enfants des agnus Dei d'étain : de quoi menèrent une merveilleuse joie (8).

Ce trait, si naïvement raconté, fait songer à celui dont parle Joinville, lorsque Guy d'Ibelin, agenouillé à ses pieds, lui dit, faute de prêtre, tous ses péchés ; le sénéchal prononça alors cette formule : "Je vous absous de tel pouvoir que Dieu m'a donné." — Quand Cartier hiverne à la rivière Saint-Charles, il se plaît à peindre les mœurs et les usages des Indiens. Puis il ajoute cette pieuse réflexion :

A ce que nous avons vu et pu entendre de ce peuple, me semble qu'il serait aisé à dompter. Dieu, par sa sainte miséricorde, y veuille mettre son regard. Amen (9).

C'est sous l'impulsion de sa foi et de sa dévotion ardente que Cartier à recours au Ciel, à l'heure où son équipage est menacé de périr tout entier du scorbut. Rien de plus touchant que le récit de cette scène lointaine qui mériterait de tenter l'art d'un peintre.

Notre capitaine, voyant la pitié et maladie, ainsi ému, fait mettre le monde en prière et oraison et fait porter une image, en remembrance de la Vierge Marie, contre un arbre distant de notre fort d'un trait d'arc, à travers les neiges et glaces. Et ordonna que le dimanche suivant l'on dirait au dit lieu la messe ; et que tout ceux qui pourraient cheminer, tant sains que malades, iraient à la procession chantant les psaumes de David, avec la litanie, en priant la dite Vierge qu'il lui plût prier son cher Enfant qu'il eût pitié de nous. La messe dite et célébrée, devant l'image, se fait le capitaine pèlerin à Notre-Dame de Roquemadou (bourg en Quercy, France), promettant y aller, si Dieu lui donnait grâce de retourner en France.

Aussi le grand capitaine se lie par un vœu à Notre-Dame... Sa piété lui inspire enfin les *noms* qu'il donne aux rivières, au grand fleuve, aux îles... : "Saint-Laurent, Sainte-Croix, l'Assomption, Foi (Saint-Maurice)..." La *croix* de Gaspé se dresse, au premier voy-

age; celle de Sainte-Croix, consacre le second, ainsi que celle de l'entrée du Saint-Maurice, celle encore de Stadaconé. Avec le saint sacrifice de la messe, c'est le sceau de la conquête sur ce "royaume de Canada."

2. Il faudrait, dans ce second récit, transcrire des pages entières à côté de citations plus rapides, pour montrer clairement l'âme du héros à travers les péripéties douloureuses et les actes de résignation qui lui sont comme naturels et aisés.

Malgré la concision et la brièveté — il écrit précisément au titre "Bref récit de voyage..." — l'esprit de Cartier esquisse tout: la nature, les eaux et les forêts, les montagnes et les îles; les peuplades sauvages, les mœurs et coutumes, les noms des chefs, leur curiosité et leur ébahissement; le courage et la grandeur d'âme de ses marins, vaincus et mourants de ce terrible scorbut, menacés alors de devenir les victimes des cupides et jaloux Indiens.

Les qualités fondamentales d'un écrivain de *Mémoires*, il les possède à merveille; aux *scènes dramatiques* et touchantes, il mêle des *tableaux* d'un coloris sobre et d'une admirable exactitude. Le récit est souvent semé de *réflexions* et d'*observations morales*.

Le dit peuple (à Saint-Croix) n'a aucune créance de Dieu, car ils croient à un qu'ils appellent *Cudraguy*, et disent qu'il parle souvent à eux et leur dit le temps qu'il doit faire... Ils croient aussi que, quand ils trépassent, ils vont dans les étoiles, puis viennent baissant en l'horizon comme les étoiles (filantes). Et s'en vont en beaux champs, vers plein de beaux arbres, fleurs et fruits somptueux...

Ils gardent l'ordre du mariage... et depuis qu'un mari est mort, jamais femmes ne se remarient: ainsi font le deuil toute leur vie, et se teignent le visage de charbon et de graisse épaisse comme le dos d'un couteau, et à cela on connaît qu'elles sont veuves.

Les femmes du pays travaillent sans comparaison plus que les hommes, tant à la pêcheeries qu'au labour et autres choses.

Déjà Cartier sait nous intéresser par des *allusions* courtes et justes:

Depuis le commencement du fleuve Saint-Laurent jusques à Hochelaga, y a trois cents lieues et plus, et est le commencement à la rivière qui vient du Saguenay.

C'est le premier des trois "royaumes" comme il les appelle: royaume de Saguenay, — de Canada — d'Hochelaga.

La rivière de Saguenay sort d'entre hautes montagnes, et entre dedans le fleuve auparavant qu'on arrive à la province de Canada; et est cette rivière fort profonde, étroite, et fort dangereuse à naviguer.

Concluons que ce récit est plein de justesse et de vérité, de naïveté et de bonhomie gauloise jointe à un sens subtil, à une sensibilité grave, à une imagination sobre et riante, à un art naturel

de peindre personnes et choses d'autant plus surprenant que l'auteur ne vise qu'à traduire la vision, l'impression et les réflexions.

(A suivre.)

N° IV.—NOTIONS DE PHILOSOPHIE.

L'INTELLIGENCE.

§ II. — L'abstraction.

1. **Nature.** — "Abstraire, c'est considérer séparément dans un objet des choses qui en sont réellement inséparables." — Regarder les feuillets d'un livre, les membres d'une mouche, n'est pas abstraire; mais observer isolément la blancheur d'un feuillet, la forme d'une aile, constituent de vraies abstractions.

Comme l'attention, elle donc analytique. Cependant l'analyse suppose que les éléments sont réellement séparables; il suffit à l'abstraction qu'ils soient distincts, pour qu'elle sépare telle quantité de telle autre.

2. Comme l'attention elle a **deux formes**: la spontanée et la réfléchie.

a) La *spontanée* est une perception incomplète, plutôt qu'une véritable abstraction... Nos sens ne sont, ainsi, que des "machines à abstraire": ils perçoivent une qualité sous l'autre qualité: la vue ne perçoit que l'étendue colorée, le toucher que le relief, la température des corps...

b) La *réfléchie* et *volontaire* consiste dans une exclusion voulue de certains caractères au profit de certains autres.

3. Il faut aussi distinguer plusieurs **degrés** d'abstraction. Ainsi, dans un objet étendu ne considérer que la *forme*, dans cette forme la *surface*, dans cette surface une *ligne*, ou un *point* de cette ligne, constituent des abstractions d'ordres de plus en plus élevés.

4. Le **résultat** de l'abstraction est l'*idée* abstraite opposée à l'*idée* concrète.

a) Celle-ci est l'*idée* d'une chose vue avec toutes ses qualités naturelles. L'*idée* de cette table, de Napoléon, de Dieu, sont des *idées concrètes*; tandis que celle-là ne représente qu'un ou plusieurs éléments séparément: la forme ronde ou carrée de la table, le génie militaire de Napoléon, l'éternité de Dieu.

b) D'où, l'*idée* abstraite est plus simple, plus claire, plus facile à concevoir, et que, en dépit du préjugé vulgaire, *abstrait* n'est pas l'équivalent d'*abstrus*.

II. — Importance de l'abstraction.

1. Sa *nécessité* est une conséquence naturelle de la faiblesse intellectuelle et de la complexité des objets.

Sous peine de demeurer dans le confus et l'à peu près, l'intelligence doit considérer isolément et successivement ce qu'elle veut connaître à fond : elle le fait par l'abstraction.

Elle est donc la *condition* de toute *science*, étant le moyen indispensable de toute pensée claire et distincte : aussi appelle-t-on les mathématiques sciences abstraites ; — de tout *art*, puisque la combinaison des images suppose qu'elles ont été préalablement isolées et mises en relief ; — de tout *langage*, car, sauf quelques noms propres et des pronoms, tous les mots expriment les idées abstraites de substances, de qualités, d'actions, de relations.

§ III. — La comparaison.

1. *Nature*. — "Elle est une opération par laquelle l'intelligence dirige alternativement son attention sur deux ou plusieurs objets, pour en saisir les ressemblances et les différences.

Elle implique — a) deux termes à comparer : concepts, sensations ou images ; — b) un certain nombre d'actes d'attention se portant sur chacun des objets ; — c) un effort de l'esprit pour saisir leurs rapports.

D'autre part, elle suppose l'abstraction, puisqu'elle ne porte jamais sur deux êtres concrets, pris dans l'ensemble de leurs caractères, mais sur l'un ou sur l'autre pris isolément, en vue de les rapprocher.

II. — Importance.

1. Toute science est essentiellement comparative, car on ne connaît bien qu'en délimitant les ressemblances et les différences. Ex. un carré, un rectangle, un losange.

2. La comparaison est encore à l'origine des perceptions acquises et de toutes ces idées relatives : "froid, chaud, grand, petit, lent, rapide..." qui représente moins les qualités que les simples rapports.

3. Elle acquiert une nouvelle fécondité, quand on l'applique à une science : anatomie et physiologie comparées, — grammaire latine et française comparées ; — psychologie comparée, etc... C'est la source du progrès moderne.

(A suivre.)

N° V. — COMPOSITIONS ET PLANS.

•(Pédagogie et Proverbes.)

I.

Que pensez-vous de la discipline dans une école élémentaire?

A. — Plan.

1. *Importance* de la discipline pour le maître et pour les élèves.
2. *Bases* de la discipline : — l'affection — le respect.
3. *Moyens* disciplinaires : — les moyens préventifs — les moyens immédiats ; récompenses et punitions.

B. — Développement.

Il n'est point de groupements possibles sans discipline. La discipline est la règle de subordination et de bon ordre imposée aux membres d'un corps. Il la faut, dans une école de jeunes enfants : sinon, point de travail, point de progrès. Le désordre et le bruit fatiguent le maître, neutralisent son bon vouloir, paralysent ses efforts, au milieu d'enfants insoumis et dissipés...

L'influence d'une sage discipline rayonne même au delà de l'enceinte scolaire : l'enfant, qui s'est plié en classe au devoir, contracte de bonne heure des habitudes d'ordre, d'obéissance et de souplesse, et saura bientôt respecter toute légitime autorité.

• • •

Dans ce dessein, il convient avant tout de se faire aimer de la jeunesse en l'aimant soi-même. Elle doit sentir le langage de la sympathie qu'on lui porte, les actes d'affection qui la viennent persuader et vaincre. Il faut lui imposer le respect par un dévouement constant, par une abnégation qui la touche, par le respect irréprochable de ses paroles et de sa propre conduite : c'est le fondement inébranlable de toute discipline scolaire : amour et respect du maître pour ses disciples, des élèves pour le maître.

Les moyens disciplinaires n'ont de valeur, d'efficacité qu'en vertu de l'application même de ces deux principes. Ces moyens varient selon le milieu, ville ou village agricole ou industriel où grandissent les enfants. Ils sont ou préventifs ou immédiats.

Il est reconnu qu'une bonne installation seconde à merveille la discipline. Si les bancs sont distants, si la salle est vaste et spacieuse, si l'œil du maître embrasse aisément les auditeurs, le dé-

sordre paraît impossible. Le maître qui calcule avec précision l'emploi du temps, et le suit avec scrupule, qui prépare sa classe, en vue d'éviter les hésitations et les temps d'arrêt, ne saurait manquer d'intéresser et de tenir en haleine ses disciples. Or l'intérêt tue la dissipation et la légèreté. Le silence et la bonne tenue lui sont également assurés. Que l'instituteur enfin évite les perpétuels éclats de voix : les élèves se mettraient bien vite à l'unisson du maître.

Toutefois, ces moyens n'excluent point d'autres. Un mot d'éloge ou de blâme, un appel au sentiment de l'honneur ou de devoir, un regard ou un simple signe suffit pour contenir les plus sérieux et les plus délicats. D'autres, difficiles, mous ou légers, obstinés ou rebelles, exigent des punitions ou des correctifs qui les ramènent à la discipline.

Les récompenses font naître l'émulation, bien qu'il ne faille point en abuser. Il y a lieu d'user d'un tableau d'honneur, de mentions honorables, d'images historiques, de bons points à additionner pour les prix annuels. En somme, mieux vaut récompenser que punir.

Plus les humiliations et les châtiments sont rares, plus ils produisent d'effet salutaire. L'importance est de les rendre utiles, sans conduire à l'ennui, au découragement, à la désertion de l'école. Toute punition doit rendre meilleur et concourir au maintien de l'ordre en général et de la discipline exigée par le bien commun.

En résumé, l'école est le prolongement et comme l'écho du foyer. La vie domestique est soumise à l'ordre, à la discipline, qui s'y appuie sur l'amour, le respect, le dévouement. Elle s'épanouit sous la main qui distribue tantôt la récompense, tantôt la juste punition. C'est la mission du maître et de la maîtresse d'être à l'école les mandataires dignes, irréprochables, imitateurs du père et de la mère de famille.

L. Y.

Autres sujets à développer.

- I. Quel emploi faire des récompenses en classe ?
- II. Que penser des punitions — lesquelles imposer ?
- III. Pourquoi vaut-il mieux récompenser que punir ?

II.

- I. Trouvez un plan sur ce proverbe : "A quelque chose malheur est bon."

Plan.

1. — Cela veut dire que l'infortune a souvent d'heureuses conséquences pour notre amélioration morale.

2. — Elle donne ou fortifie l'expérience, cette qualité si nécessaire à l'homme dans la conduite de ses affaires.
3. — Elle affermit l'âme, trempe le caractère, nous contraint à déployer toutes les ressources de l'intelligence.
4. — Elle rend notre cœur accessible à la pitié et guérit de l'orgueil celui que viendrait aveugler une constante prospérité.
5. — Terminez, soit par un exemple de votre invention, emprunté à l'histoire ou aux auteurs littéraires, soit en résumant rapidement les deux fables de La Fontaine: "Le Berger et le Roi," et "Le Mulet se vantant de sa généalogie."

II. Trouvez un plan sur ces mots: "La nuit porte conseil."

Plan.

1. — La nuit est bonne conseillère, en ce sens qu'elle calme l'imagination, modère la sensibilité et les émotions, apaise les inclinations et les passions soulevées.
2. — Elle est bonne conseillère, surtout en permettant à l'esprit, à la raison de ressaisir leurs droits, de prendre un parti plus sûr, de résoudre une difficulté avec plus de sang-froid, de pondération et d'avantages.
3. — Ce proverbe enseigne qu'il est bon de laisser écouler du temps entre un projet et son exécution, de ne rien dire, rien entreprendre sans y avoir sérieusement réfléchi, d'éviter les conséquences d'un mouvement précipité ou passionné.
4. — Donnez un exemple, emprunté à l'histoire, — ou imaginez vous-même un court récit qui confirme la vérité de cet enseignement.

(A suivre.)

N° VI.—RELIGION, MORALE.

ART. I. — Une parole prophétique.

Quand le Christ, qui, en habitant en nous par la foi, nous élevait à une hauteur divine, est abaissé et déprimé dans nos âmes, avec lui s'abaisse nécessairement le rayon de lumière éternelle qui forme le principe de notre nature intelligente et morale. De sorte que, par une correspondance aussi vigoureuse qu'est réelle en Jésus-Christ l'union hypostatique de l'homme avec le Verbe, là où le chrétien monte, l'homme monte avec le chrétien; et là où le chrétien descend, l'homme descend avec le chrétien.

Si donc une société — même une famille tout entière — cessait d'être chrétienne, on y verrait l'humanité décliner, s'affaïsser, s'atro-

phier tous les jours davantage. Les puissants auraient la lâcheté de tout oser contre les faibles. Le despotisme des uns aurait son excuse, comme son encouragement dans le servilisme des autres. La force aveugle et brutale dominerait partout. Les oracles de la justice, les interprètes des lois deviendraient les dociles instruments des suprêmes volontés du pouvoir, les exécuteurs mercenaires des hautes œuvres de la politique. En un mot l'autorité excéderait tous ses droits, parce que les citoyens auraient abdiqué les leurs.

L'histoire rapporte qu'un Romain disait : — "Si Tibère Gracchus m'ordonnait de brûler le Capitole, je le brûlerais."

Plaise au Ciel que nul Tibère n'ait jamais la fantaisie de donner des ordres pareils au sein d'une nation sans principes et sans foi ! Je tremblerais pour l'honneur de l'humanité qu'il n'y fut obéi, et obéi par un sentiment moins avouable que celui qui animait ce Romain.

Card. PIE (*Oeuvres* III, p. 636).

ART. II. — Les Israélites contemporains.

IV. — LEUR DOCTRINE.

1. Pour entendre les croyances actuelles d'Israël, il faut s'en remettre au *Talmud* ou recueil des commentaires de la Bible, ancien Testament. En vérité, et bien que les Israélites refusent de le concéder, c'est ce recueil et non la Bible qui est leur loi vivante. C'est d'ailleurs le livre officiel des séminaires rabbiniques ; tout son contenu est infaillible et toutes ses prescriptions sont saintes. Par tradition et par infiltration, le Talmud rayonne sur toute la race juive.

Il est vrai, — et c'est la revue *l'Univers israélite* qui en fait l'aveu — que le Talmud a été remplacé à son tour par le scepticisme scientifique. Cette revue adopte résolument les conclusions de la libre pensée contemporaine : inutilité de la prière, impossibilité du miracle, négation radicale du surnaturel, l'inspiration de la Bible... — "La religion juive, écrit Théodore Reinach, qui est de la maison, se réduit, même pour les pratiquants, à une sorte de déisme incolore qui ne diffère pas beaucoup du protestantisme d'extrême gauche." Telle est bien l'opinion des intellectuels de la race. Mais pour la classe inférieure et moyenne, mercantile et commerciale, les traditions du Talmud les rapprochent et les conduisent encore à la synagogue, qui est bâtie partout où il y a groupement des adeptes qui le soutiennent et qui alimentent le rabbin.

Or, quel est l'enseignement du Talmud ? Il faut le chercher dans les auteurs qui l'ont analysé. Les voici : "Le Juif selon le Talmud," par Rohling ; — "La politique israélite," par Kimon ; — "En Israël," par A. Jubert ; — "Un monde nouveau," par L. Darville ; — "L'Age de papier," par Ch. Legrand... etc.

1. En ce qui concerne la Trinité — notez bien que ce mystère révélé ne date clairement que de la venue de Jésus-Christ — la personne du Christ, la Vierge, les Anges... le monde surnaturel, l'on y trouve une accumulation d'inepties obscènes et de contes bizarres. L'Inde orientale n'a rien imaginé de plus saugrenu, de plus fantastiste; encore moins le Coran de Mahomet.

2. En ce qui regarde le peuple d'Israël, dispersé par Titus et Vespasien, au premier siècle de notre ère, c'est "la race choisie, une part même de la substance divine."

Les Juifs "seuls sont des hommes," seuls ils ont des droits; les autres nations "sont une variété d'animaux inférieurs au chien." Il est "permis d'être hypocrite avec les impies." (Rohling, p. 103...).

En conséquence, "Dieu leur a donné toute puissance sur les biens et sur le sang de tous les peuples... L'argent de l'étranger est un bien sans maître, abandonné, comme le sable de la mer: le premier qui s'en empare est le véritable possesseur." (Ibid. p. 117...)

"Il est défendu de soigner, comme médecin, les adorateurs de Jésus, même à prix d'argent, à moins qu'il n'y ait un grave péril dans ce refus." — "Le serment prêté à un non-Juif n'a pas de valeur," mais "si le mécréant peut s'apercevoir de la violation du serment, le parjure est défendu." (Ibid. p. 173...)

"Le mariage est défendu entre Juifs et infidèles" (p. 158), comme "il est défendu à un Juif de témoigner contre un autre Juif devant les tribunaux païens."

3. Voici d'ailleurs un témoignage — outre ceux que nous pourrions citer personnellement et dont nous avons été à la fois témoin et victime, en 1886 et en 1889 — qui ne saurait être récusé, en raison des auteurs qui l'ont écrit :

Paul de Saint-Victor me contait ce mot d'un illustre Juif auquel un ami demandait, à la fin d'un dîner où l'on avait largement bu, pourquoi, étant si riche, il travaillait comme un nègre à le devenir encore plus : — "Ah ! vous ne connaissez pas la jouissance de sentir sous ses bottes des tas de chrétiens," répondit le très illustre Juif. — (*Journal des Goncourt*, t. III, p. 41).

4. En ce qui concerne le crime qu'on nomme "le crime rituel," ou l'emploi du sang chrétien, il ne reste aucun doute sur la réalité affreuse de cet usage dans les cérémonies israélites. et les révélations. — (V. "Le Mystère du sang," par H. Desportes; — "Le Sang chrétien," par Jab; — "La Civitta catholica, XII série 1883 à 1885.

L'Eglise honore d'un culte public les victimes du rit judaïque. Voici quelques noms :

Saint Richard de Paris ; saint Hughes de Lincoln ; saint Dominique de Sarragosse ; saint Laurentin de Vienne, saint Vernher d'Oberwessel, sur les bords du Rhin.

L'on pourrait citer, ici, les dépositions catégoriques de Jean de Feltre, juif converti, de Jean Vitale : témoins tous deux au procès de béatification de Simon de Feltre (1475).

Les documents abondent pour le procès de Damas, en 1840. il s'agit de la décapitation par un Juif du R. P. Thomas, capucin.

Enfin, le plus récent est le procès de Tisra-Esslar, en 1882, au sujet du meurtre rituel, dans une synagogue, d'une jeune fille de 14 ans, Esther Solymosy.

(A suivre.)

ART. III. — **Les romans condamnés** (v. p. 143).

II. **Bois Jules** — poète, journaliste romancier, dramaturge, conférencier ; connu surtout comme révélateur de l'occultisme.

Le Satanisme et la Magie (condamné le 21 août 1896) — l'auteur s'est soumis, le 19 août 1902, à ce décret.

Les ouvrages qui suivent sont écrits sous la préoccupation de la même idée occultiste — sans être condamnés, ils sont très dangereux et risquent de faire périr la foi de tels lecteurs :

Les petites religions de Paris ; Le monde invisible ; L'au delà ; Les forces inconnues.

Ses œuvres sur le féminisme — sans être condamnées — sont néanmoins très indécrites, indécentes et risquées contre la morale :

L'éternelle poupée ; L'Eve nouvelle ; La femme inquiète ; Une nouvelle douleur.

Deux écrits sont moralement bons et presque chrétiens : mince recommandation : "Visions de l'Inde," et le drame en vers, "Hippolyte couronné."

III. **Champfleury** (Jules-Husson **Fleury**, dit) (1821-89) réaliste à outrance, peintre des mœurs parisiennes, bourgeois et bohèmes ; condamné, le 28 juin 1864.

Le réalisme ; Chien caillou ; Les Aventures de Mariette ; Les Bourgeois de Molinchart ; Les sensations de Josquin.

Il en est quelques-uns moins graveleux, mais libres cependant et peu recommandables :

La succession Le Camus (chasse à l'héritage) ; Les Oies de Noël (un crime puni) ; Les souffrances de Delteil ; Fanny Minoret.

IV. **Collin de Plancy** (J. A. S.) (1793-1881), impie et irrégieux ; toutes ses œuvres sont condamnées. (Décret du 10 septembre 1827).

En 1837, il revint à la foi, rétracta son œuvre, et racheta sa faute en écrivant sur la religion des œuvres magnifiques :

Légendes de la Vierge ; — de l'histoire de France ; — des vertus ; — des croisades ; — des philosophes ; puis, une grande vie des Saints ;

V. **Benjamin Constant** (1767-1830), orateur et publiciste, avanturier bien connu, a laissé deux volumes condamnés (11 juin 1827) : "Commentaire sur Filangieri ; — De la religion dans sa source, ses formes et son développement."

VI. **Dufour**, Pierre, — **Lacroix** Paul est son vrai nom — a signé aussi Antony **Dubourg** — plus connu encore sous le pseudonyme **Bibliophile Jacob** (1805-84). Esprit d'une étonnante fécondité, rendit l'érudition attrayante, en ce qui concerne les arts et les mœurs des derniers siècles.

Ouvrage condamné (20 avril 1852) : "Histoire de la prostitution... jusqu'à nos jours," — et son ouvrage, qui en est la suite : "Mémoire curieux." — Ces œuvres furent saisies par la police de Napoléon III.

Il collabora avec Dumas, père ; et on ne peut recommander même les plus inoffensifs.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE.

Les Sources de la Piété, par AUGUSTIN LARGENT, ancien professeur de Théologie à l'Institut Catholique de Paris. — 1 vol. grand in-16. Prix : 1 fr. 50. 1 fr. 75. Librairie BLOUD et Cie, 4, rue Madame, Paris, VI.

L'esprit de foi, la tiédeur, les douceurs de l'humilité, la vie commune, l'éducation, l'oraison, l'église, l'amour de Notre-Seigneur : tels sont les sujets extrêmement variés de ce livre. Ils sont reliés par une commune préoccupation, qui est de démasquer les objections que la sensualité, la paresse, l'amour-propre opposent aux exigences de la perfection chrétienne, et de raviver les "sources de la piété." On retrouvera dans ce volume la pénétrante psychologie, l'onction toute sacerdotale, le style merveilleusement élégant et clair qui caractérisent le talent bien connu de l'auteur.

NEWMAN, Essai de biographie psychologique, par Henri BREMOND. 1 vol. grand in-16 de x 428 pages. Prix : 3 fr. 50, franco 4 fr. Librairie BLOUD et Cie, 4, rue Madame, Paris (VI).

Rendant compte du premier volume de la *Pensée Chrétienne* consacré à Newman, un théologien éminent, M. Bainvel, disait que "lorsqu'il s'agit de Newman, pour entendre l'œuvre, il faut connaître la vie intime de l'ouvrier." M. Bremond aurait pu écrire ces lignes à la première page de son livre. Elles disent exactement ce qu'il a voulu faire. Il s'est proposé en effet de pénétrer, aussi avant que possible, dans la vie intime de Newman. Avec une curiosité que quelques-uns trouveront peut-être excessive, il s'est attaché à surprendre sur le vif le secret de ce grand homme. D'abord un peu inquiet par la libre allure de cette ana-

lyse, le lecteur ne tarde pas à s'apercevoir que la gloire de Newman n'a rien à redouter d'une pareille épreuve. La première inquiétude se change en une admiration grandissante quand, arrivé au cœur même de son livre, l'auteur ressuscite, en une série de chapitres, l'histoire spirituelle, la prière, la vie intérieure de son héros. Que ne donnerait-on pour voir une pareille méthode appliquée à un saint Augustin, à un Fénelon, à un Bossuet ! Quand il a ainsi conduit Newman des certitudes de la "première conversion," à la "visio pacis" que contemple le chef du mouvement d'Oxford enfin converti au catholicisme, l'auteur n'éprouve plus aucune peine à dégager de cette série d'expériences personnelles, les grands principes de la philosophie religieuse de Newman. M. Bremond ne pouvait mieux terminer le long travail de propagande newmanienne auquel il se dévouait depuis tant d'années. Après avoir groupé et analysé, dans les trois volumes de *la Pensée Chrétienne : Développement du dogme, Psychologie de la Foi, Vie chrétienne*, les textes essentiels où s'exprime la doctrine de Newman, il nous donne enfin cette *biographie psychologique* qui seul peut montrer le vrai sens de cette doctrine et qui est, tout ensemble, une étude très approfondie de psychologie religieuse et une somme du "Newmanisme."

